

Paul ! Je ne sais si tu es tel que je t'imagine, c'est-à-dire si tu as une âme telle que je voudrais la trouver en toi, mais je crois que tu ne ressembles pas aux autres et que tu me comprends lorsque je te découvre mon âme avide de lumière, de pureté et de beauté.

Si tu voyais, si tu sentais, Paul, quelle merveille c'est que la nature, par ce beau temps, et quelles nuits splendides nous avons ! Un ciel profond, léger, qui se perd à l'infini... Un soleil étincelant qui vous caresse avec douceur. Et l'air printanier vous brûle, désorienté la raison, trouble le cœur, vous taquine et vous invite à chercher le bonheur. Trouble délicieux et enivrant de l'amour...

Chez vous, là-bas, dans la grande ville bruyante, il n'y a point de ces nuits de rêve. C'est pourquoi vous n'avez point là-bas d'amour. Les rapprochements ne sont que ceux de l'épiderme. Il faut acquérir le véritable attachement, et le mériter. Ce n'est que chez les animaux que l'instinct tient lieu des qualités de l'esprit et du cœur. Chez vous, là-bas, tout est basé sur l'instinct et la vanité, mais il n'y a pas, dans ces sortes de relations, le lien d'un respect mutuel : le grand amour, le bel amour est inaccessible ! Tout le monde se hâte, à poursuivre les plaisirs des sens, et l'on piétine, on écrase dans la boue tout ce qui est beau ! N'est-ce pas la vérité ?

Est-il vrai, Paul, que les vicieux forment toujours la majorité ? Mais, toi, Paul, tu ne leur ressembles pas ? La moindre de tes paroles a pour moi le son de la vérité, de la noblesse du cœur, et le charme de quelque chose de nouveau, de jamais éprouvé ! En toi, je trouverai le sentiment véritable, profond, l'oubli de moi-même, enfin le sentiment pour lequel on pourrait monter au Calvaire...

Notre amour nous emportera loin de cette terre pécheresse, vers les claires et splendides étoiles ! N'est-ce pas, mon noble, mon excellent ami ?

A toi toute,

TANIA.

XIV

Voronine continuait sa propagande dans les usines et parmi les soldats, avec le plus grand succès : non qu'il fût un orateur bien remarquable, mais les mots d'ordre qu'il lançait étaient ceux qui convenaient aux esprits dans le monde des travailleurs ; et une phrase adroitement dirigée contre les ministres bourgeois trouvait toujours de l'écho et était régulièrement saluée par des applaudissements.

Il était comme porté dans la joie, il voyait que l'esprit révolutionnaire pénétrait de plus en plus les masses et s'étendait de jour en jour ; aussi, pensait-il, l'heure approchait où le prolétariat rejeterait toute politique de collaboration avec la bourgeoisie ; un gouvernement révolutionnaire serait constitué, qui se hâterait de faire la paix, de remettre la terre aux paysans et de réaliser de grandes réformes.

Voronine était un homme de gauche dans son propre parti et, dans les séances, il se prononçait toujours avec vigueur contre toute proposition de soutien à accorder au gouvernement provisoire ; il ne se laissait même pas séduire par la formule : « dans la mesure où les actes du gouvernement provisoire s'accordent avec les intérêts du prolétariat » ; il vota résolument contre une motion où l'on déclarait « la nécessité de continuer la guerre jusqu'à la complète victoire sur le militarisme prussien et son Guillaume ».

Il n'était pas un isolé dans l'aile gauche du parti et, avec plusieurs de ses camarades, il réclama l'amendement suivant :

« Toutefois, sans poursuivre de conquêtes et à condition de neutraliser les mers et les détroits, pour la consolidation de la liberté russe et pour l'affranchissement des autres peuples, en plein accord avec les démocraties des pays alliés ».

Cette motion fut présentée par le camarade Kaménev à une tumultueuse conférence panrusse de délégués des soviets ouvriers et soldats ; et elle fut repoussée ; Voronine en fut heureux jusqu'au fond de l'âme.

Une résolution toute différente fut adoptée ; la conférence s'engageait à soutenir le gouvernement provisoire « dans toutes ses démarches ». Voronine trouvait que cela valait beaucoup mieux : le peuple ne manquerait pas de remarquer que l'on abusait de son nom et que cette résolution était le fait de traîtres ou de jobards de la politique. Les yeux du peuple finiraient par se dessiller et le prolétariat s'occuperait enfin de réaliser ses volontés.

La bourgeoisie, avisée et expérimentée dans les affaires, comprenait fort bien vers où tendait l'activité de gens comme Voronine, et elle redoutait leur propagande « parmi la population ». Les bolchéviks avaient voté la résolution de « ne pas s'opposer au pouvoir du gouvernement provisoire », avec de graves restrictions, il est vrai, et toutes sortes de « dans la mesure où... à condition que... » Mais la bourgeoisie restait méfiante et elle donnait l'alarme dans tous ses journaux contre l'agitation menée par les Voronine dans les fabriques, dans les quartiers ouvriers et parmi les soldats. Adroitement, finement, elle s'assurait le concours des leaders des autres partis socialistes.

Dans ce but, le parti cadet (*k.d.*) organisait, à grand renfort de réclame, des meetings où prenaient la parole des orateurs fameux depuis longtemps par leur éloquence. Et ses salles se remplissaient d'un public disparate de petites gens, de petits bourgeois aux yeux desquels tous les partis semblaient également inutiles, stériles, des bagatelles. Ce bon public applaudissait n'importe quel orateur de n'importe quel parti, pourvu qu'il s'exprimât avec respect sur la liberté ; et c'était un sujet que l'on ne manquait jamais de traiter.

Voronine s'introduisait parfois dans de pareils meetings. Il se trouva à la réunion qui fut organisée à la Maison du Peuple : l'immense salle d'opéra, qui pouvait contenir plusieurs milliers de personnes, était bondée ; tout ce monde était « proprement vêtu », c'était de la bourgeoisie. Tchaïkovsky, vénérable vieillard à longue barbe grise, présidait. On entendit d'abord des délégués de l'étranger : Henderson parla au nom des ouvriers anglais ; Thomas, au nom des français ; d'autres encore, qui prétendaient aussi représenter

les travailleurs des autres pays alliés. Chacun d'eux parlait en sa langue et les discours étaient immédiatement traduits, phrase à phrase.

Les étrangers affirmaient que dans tous les pays d'où ils étaient venus l'on aimait la liberté russe, comme on aimait depuis longtemps le peuple russe ; maintenant que ce peuple s'était affranchi, il devait, d'après eux, manifester sa haute conscience en soutenant les chers Alliés et en attaquant les Allemands avec tout l'empportement des forces révolutionnaires...

De toutes les loges, de tous les bancs, luisaient des milliers de regards enthousiastes ; le public « proprement vêtu » dévorait des yeux les orateurs étrangers ; le cœur battant, chaque spectateur se pénétrait de la voix de gorge, sonore et assurée, de Henderson, des accents vifs et des roulades d'un Italien qui sautillait comme un coq de basse-cour ; chaque discours était récompensé par de formidables et prolongés applaudissements.

Impatienté, indigné, Voronine s'agitait à sa place et grognait ; ses voisins, de tous côtés, lui criaient « chut ». Mais voici que le Tchaïkovsky à barbe grise se lève, remercie les étrangers de leurs félicitations et de la sympathie qu'ils ont déclaré au nom des peuples qui les envoyèrent ; et il leur affirme, au nom du peuple russe, que celui-ci est tout prêt à remplir son devoir jusqu'au bout et à foncer sur l'insolent ennemi. Voronine ne put y tenir et il cria de sa place :

— C'est un mensonge !

Cette exclamation inattendue dans la salle attentive ne trouva point d'écho et se perdit. Cependant, Tchaïkovsky s'était arrêté ; alors, de toutes parts, on se mit à huer, à conspuer Voronine, et quelqu'un cria du haut de l'estrade :

— Sortez ce traître ! C'est un espion boche !...

Tchaïkovsky reprit le fil de son discours en affirmant encore une fois que le pays ne demandait pas mieux que de continuer la guerre. Et Voronine cria encore :

— Mensonge ! C'est un mensonge impudent ! Le peuple n'en veut plus, de votre guerre !

Ce fut un tumulte effroyable dans toute la salle. On hurlait : Sortez-le ! A la porte ! Mais Voronine restait fermement à sa place. Enfin plusieurs hommes se jetèrent sur lui et il fut expulsé.

Son sort fut le même un jour qu'il assistait à une séance

de cinéma organisée par les Anglais pour les officiers d'artillerie. Ceux-ci trônaient dans des fauteuils tendus de velours rouge, au parterre, sous le plafond sculpté ; les simples commis avaient pris place dans les galeries.

Les Anglais montraient à l'écran des vues du front, en pleine bataille, faisant valoir l'efficacité de leurs canons et de leurs mines. Sous la clarté lunaire, alors que la terre se reposait enfin des ébranlements de la journée, et que l'on n'apercevait plus d'ennemis nulle part, les Anglais, s'étant glissés par une sape jusque sous les tranchées allemandes, y avaient déposé des caisses de dynamite et s'apprêtaient à allumer le cordon. Voronine avait un sourire jaune en contemplant ces préparatifs. Soudain, une véritable montagne de terre jaillit vers le ciel et, en retombant, enfouit tout sous elle, dans un paysage chaotique. Ainsi, à travers le silence de l'écran, Voronine était spectateur de la mort de quelques centaines d'hommes. Il se souvint de l'ambulance où il avait travaillé et il crut entendre encore les gémissements des blessés.

Maintenant, les Anglais montraient leurs canons camouflés de branchages, des canons à tir rapide qui crachaient d'innombrables projectiles sur l'ennemi ; et les obus, en éclatant au milieu des hommes, semaient l'horreur et le désarroi, une épouvante comme celle dont Voronine avait été témoin quand son ambulance battait en retraite.

À l'entr'acte, les Anglais encore vinrent affirmer leur inébranlable amour pour le peuple russe, pour ses libertés, en exprimant l'espoir que les succès militaires des Alliés amèneraient bientôt une complète victoire dont la Russie partagerait la joie avec la nation britannique.

Leur seule appréhension pour le bonheur du peuple russe était en ceci que des gens sans aveu, des émissaires de l'Allemagne, incitaient les basses couches de la population, « la populace », à agir contre la guerre et à réclamer une paix immédiate. Mais le peuple russe était vraiment trop raisonnable pour accepter cette paix honteuse ! Il marcherait jusqu'au bout, jusqu'à la victoire, la main dans la main avec ses alliés les Anglais !...

C'était un officier de Sa Majesté britannique qui parlait ainsi. Et Voronine de s'agiter sur sa chaise. Le militaire assurait qu'il venait d'interpréter la pensée des ouvriers anglais et des soldats.

Ensuite prit la parole un homme déguisé en soldat qui

déclara à son tour qu'en Angleterre tous les ouvriers exigeaient la continuation de la guerre. Voronine lui cria :

— Vous mentez !

Il y eut un grand silence de stupéfaction, puis un beau vacarme, et Voronine se fit encore expulser.

Pétrov vit comment on le mettait dehors, et il hochait la tête.

Même résultat, au meeting de l'Ecole Mikhaïlovsky : Voronine fut indigné par un discours de Chingarev, qui devant une nombreuse assemblée osa défendre le principe de la monarchie et décrier, encouragé par son auditoire, les beautés de ce régime.

Voronine, de sa place, cria qu'il fallait ôter la parole à l'orateur ; Voronine fut, bien entendu, expulsé.

Ainsi, représentant de la classe ouvrière, il se heurtait sans cesse à la bourgeoisie, et sa haine de classe ne faisait que grandir. Infatigable, il tourait les réunions, excitait et ranimait les inertes, enflammait les esprits sensibles, les entraînait dans le mouvement.

L'activité de Voronine et de ses pareils n'inquiétait plus seulement la bourgeoisie ; dans les pays alliés, les cercles russes socialistes, qui prêchaient « la défense nationale », s'alarmèrent bientôt. Le télégramme suivant parut dans les *Izvestia* :

En ma qualité de seul député socialiste au Congrès des U.S.A. qui doit être le facteur déterminant d'une paix universelle et durable, j'ai l'honneur de vous demander de réfuter par une parole autorisée les bruits d'après lesquels les socialistes russes seraient favorables à l'idée d'une paix séparée. — Meyer, membre du Congrès. Londres.

Claudine arriva avec Vitia au Jardin d'Été avant Pétrov. Elle s'assit sur le banc habituel, près de la statue de Krylov ; ses grands yeux bruns, ses bons yeux ne voyaient rien autour d'elle. Elle était émue, elle se demandait ce qu'elle allait dire, et pourquoi elle l'avait appelé. N'allait-il pas la prendre pour une femme non seulement trop hardie, mais de mauvais ton ? Elle le craignait. Dans ce cas, elle ne pouvait espérer de sa part un véritable, un pur et profond amour. Il la prendrait pour maîtresse... Un instant après,

elle se réjouissait, pensant qu'il comprendrait du coup et apprécierait son attitude... Enfin, les idées de Claudine se dispersaient, voguaient dans différentes directions, puis se ramassaient en pelote.

Vitia s'était mis à jouer avec des enfants. Claudine regardait avec inquiétude du côté de la porte du jardin et quand elle apercevait au loin quelque militaire de haute taille, venant dans cette direction, elle frissonnait toute et rappelait près d'elle son petit garçon, comme si elle comptait sur lui pour retrouver des forces et du courage. Elle l'avait emmené « pour le cas où ça ne réussirait pas, comme l'autre fois ». Mais cela réussirait-il ? Qu'arriverait-il ? Elle ne pouvait l'imaginer clairement, et pourtant, par instinct, elle sentait qu'en Pétrov elle pourrait trouver ce dont elle avait besoin. Elle lui connaissait du moins une âme sensible, un esprit clair ; il était capable de comprendre, il comprendrait, avec sympathie, l'horreur de cette situation... Claudine ne connaissait personne d'autre à qui elle eût pu faire part de ses pensées les plus intimes !

Mais le militaire qu'elle avait aperçu au loin passait devant la porte sans entrer... Elle avait un tremblement dans ses beaux doigts longs, qui tenaient le bras de Vitia ; elle le relâchait :

— Allons, c'est bon, va jouer...

Enfin, à midi juste, apparut Pétrov. Non seulement Claudine ne rappela pas son fils, mais elle l'oublia presque ; elle se leva et fit quelques pas à la rencontre de son ami. Tous deux sourirent, ils étaient heureux. Pétrov lui baisa la main et, comme toujours quand il s'approchait d'elle, il enveloppa du regard les formes de Claudine, puissantes mais élégantes. Elle était en robe de toile blanche, légèrement décolletée, avec des manches courtes, découpées en pointes au-dessus des coudes jusqu'aux épaules rondes et soyeuses. C'était la première fois qu'il apercevait les bras de Claudine ainsi découverts, il ne l'avait pas encore vue en costume d'été. Il fut ébloui : Claudine avait des formes sculpturales, nettement arrondies, sa chair n'avait pas encore pris de hâle, son cou, sa poitrine avaient l'éclat rosé d'une peau tendre et fine.

— Vous m'excuserez de vous avoir dérangé ? dit-elle d'un ton joyeux ; elle-même s'étonnait de regarder si tranquillement dans les yeux de Pétrov.

— Je suis très heureux, au contraire... Je vous remercie...

— Mais pourquoi n'êtes-vous pas venu me voir, depuis lors ?

— J'en avais bien envie, je l'avoue ; mais il m'avait semblé que ma société vous laissait indifférente, peut-être même... qu'elle vous était pénible.

— Ah ! comme vous êtes injuste ! Allons, si vous voulez bien, vers l'étang... Je vais appeler Vitia... Il y a là-bas un banc où l'on ne trouve presque jamais personne.

— Très bien.

Ils se levèrent et allèrent chercher l'enfant.

— Je m'assois parfois sur ce banc-là quand je me sens très triste. C'est étrange, mais, quand je suis épouvantée par ma solitude, j'ai encore moins le désir de voir du monde, de connaître le bruit et la gaieté ; je me retire aux endroits où il n'y a personne.

— Il m'a toujours semblé que vous n'étiez pas misanthrope, répondit Pétrov avec un sourire. Vous seriez plutôt... une martyre par amour de l'humanité...

— Peut-être avez-vous raison. Mais, dans ce cas, dit Claudine, en souriant à son tour, je dois vous avouer que cette martyre est lasse de son martyre...

— C'est si naturel. J'ai souvent pensé à vous et j'ai toujours eu pitié de vous.

Claudine redevint sérieuse.

— Je suis contente que vous ayez eu pitié : cela m'est cher, cela m'est nécessaire, et maintenant plus que jamais.

Elle soupira et se tut. Ses noires paupières cintrées s'étaient abaissées et Pétrov, en la dévisageant, se recueillit tout entier. Claudine tira son mouchoir de son sac et s'essuya les yeux. Pétrov ému jusqu'au fond de l'âme, lui serra légèrement la main et dit :

— Pour Dieu, calmez-vous... Sachez que vous avez un ami qui est prêt à tout faire pour vous... — Et, baissant la voix jusqu'au chuchotement, il répéta : — A tout ! Vous êtes bonne, vous êtes belle...

— Merci.

Elle se rapprocha de lui et s'appuya sur sa main ; il la soutenait sous le coude.

— Et voici le banc, dit-elle, soudain réconfortée.

— Oui, on est très bien ici. Mais je ne suis pas d'accord

avec vous : c'est un endroit pour rêver, mais non pour s'affliger.

— Il me semble que le rêve est aussi une affliction : on s'afflige à penser aux choses lointaines, à l'inaccessible...

— Oh ! que non point !

— Si, si, rêve et affliction ont de la parenté.

Cette conversation se poursuivait, d'un ton insouciant, en termes d'une certaine banalité, avec les mots qui se présentaient les tout premiers. Ils avaient autre chose à se dire, mais ils ne s'y décidaient pas. Pétrov, pour la première fois, se sentait porté vers une femme qui vivait encore avec son mari sous le même toit ; depuis la fin capricieuse de leur précédente entrevue, il se demandait si elle n'allait pas s'offenser et partir brusquement. Claudine avait honte et crainte de déclarer ce que, dans son cœur, chez elle, elle s'était fermement résolue à dire.

Elle tournait et tournait son anneau de mariage entre deux doigts et elle finit par l'ôter. Et le tendant à Pétrov, elle le regarda bien en face et lui dit :

— Tenez, jetez-le le plus loin possible...

Pétrov prit l'alliance, et son regard interrogea les chers yeux bruns, les yeux purs, cernés de longs cils noirs.

— C'est bien sérieux ? Vous savez ce que je vous ai dit, je suis prêt à tout : c'est avec plaisir que je puis jeter cet anneau...

— Oui, c'est sérieux.

Et Claudine baissa la tête.

A ce moment, devant eux, passait un couple : un jeune et élégant officier de la garde, de haute stature, soutenant une demoiselle robuste ; ils allaient épaule contre épaule. Lui, portait vraisemblablement un corset ; il se penchait non sans raideur vers sa compagne dont il fixait avec insistance le beau visage teinté par le soleil. Il traînait une latte ornée d'argent, et le fourreau cliquetait sur le sabre. Négligemment, il rendit à Pétrov le salut militaire et continua d'un air détaché sa conversation :

— Je serais heureux, disait-il, de la défaite de nos troupes, de ce qui fut autrefois une grande armée : je préfère Guillaume à ces forçats, à ces échappés du bagne ! Je le proclame partout, je ne me gêne pas pour l'avouer, en toute honnêteté, je suis un monarchiste convaincu...

Claudine échangea un sourire avec Pétrov.

L'officier s'inclina plus encore sur sa compagne, l'entraînant vers une allée ombragée. Claudine les suivait du regard et soupira. Ensuite, elle raconta quelle avait été son existence de ces derniers jours et combien il était dur de souffrir seule, sans aucun appui.

— Mais mon tourment aurait été double si je l'aimais. Non seulement il ne cause plus avec moi, mais il évite de me voir et il couche dans la salle à manger. J'en suis heureuse ; je n'ai aucune envie de le rencontrer, je le méprise et j'ai l'intention bien arrêtée d'en finir, de partir... Si je savais où aller, si je me trouvais à Riazan, près de maman, je rentrerais chez elle... Finalement, c'est ce que je ferai : je la rejoindrai, je crois...

— Que dites-vous ! s'écria Pierre étonné. Il prit la main de Claudine, la baisa, la serra fortement et ajouta d'une voix qui tremblait :

— Cela ne doit pas être !

Claudine laissait sa main dans celle de Pétrov ; elle regardait vaguement devant elle, d'un regard qui ne voyait rien.

Pétrov lui baisa la main encore une fois et approchant ses lèvres de l'oreille de Claudine, chuchota :

— Je vous aime... Je vous aime de toute mon âme, de tout mon cœur... Je vous aime depuis longtemps, depuis le jour où je vous ai vue pour la première fois, chère Claudine...

Elle baissa la tête, comme une pure et timide jeune fille, en entendant ce mot profond, cette parole sincère, l'aveu qu'on n'oublie jamais plus. Et sa main qui s'abandonnait dans celle de Pétrov lui serra doucement les doigts.

L'officier de la garde et sa demoiselle revenaient sur leurs pas et considéraient cette scène. Pétrov continuait à presser la chère main. Il était profondément ému, il eût voulu embrasser Claudine. Mais les passants le gênaient, et puis Vitia vint relancer sa mère. Pétrov se demanda où et quand il pourrait voir Claudine en tête à tête. « Il faut, se disait-il, qu'elle vienne sans retard habiter chez moi... » Il ajouta à haute voix :

— Maintenant, nous avons à causer longuement et sérieusement.

— Ce moment est si bon pour moi : attendons encore, ne parlons point...

Vitia courait avec son chariot-joujou par l'allée.

Claudine se rapprocha de Pétrov et posa la tête sur son épaule. Il l'enlaça et se mit à l'embrasser.

Au-dessus d'eux, la feuillée des tilleuls eut un vaste bruissement.

Un Amour de marbre, qui se dressait en face d'eux sur son piédestal, sembla s'animer et, rieur, diriger sur eux sa flèche. Le calme était grand ; à peine entendait-on un léger crissement de gravier dans l'allée principale et des grognements d'autos du côté de la Néva.

Ils se turent et, radieux, ils se regardaient l'un l'autre dans les yeux. Une torpeur délicieuse les envahissait : ils durent s'y arracher quand Vitia revint courant avec des cris de joie. En se séparant brusquement, Claudine et Pétrov aperçurent un soldat blondin qui portait une capote gris perle d'officier, déboutonnée, largement ouverte. Il marchait d'un air satisfait, les bras ballants, et, derrière lui, pendait à de longues courroies un sabre de luxe, étincelant, mais cassé, plié en deux, qui traçait un sillon sur le sol non par le bout, mais par le milieu.

Claudine sourit ; mais Pétrov regardait ce soldat un peu comme un coq qui voit venir le cuisinier, reconnaissable à son bonnet blanc.

Ils décidèrent de faire dès le lendemain qui était un dimanche, une promenade dans la banlieue. Pétrov proposa d'aller à Poulkovo, par Tsarskoïé Sélo. Claudine, qui n'avait pas encore visité ces endroits, accepta volontiers. Pétrov choisissait cette direction parce que, sur la route de Tsarskoïé Sélo à Poulkovo, il y a des prairies où l'on peut fort bien passer son temps, quand on est deux.

La téléphoniste était de ces filles coquettes, enjôleuses, qui, par leur conduite, captent l'attention des hommes, les trompent, les émoustillent, attisant sans aucune visée sérieuse ce que l'on appelle « l'amour », provoquant le désir de « les prendre coûte que coûte ».

C'était la première fois que Koliénov rencontrait dans sa vie une fille de cette espèce ; elle l'irritait, elle le surprenait ; il finit par croire que c'était une innocente, vraiment naïve, dont on ne pouvait s'emparer par les procédés dont il avait l'habitude, en donnant l'assaut, en soldat. Mais il avait

brûlé tous les ponts derrière lui, il ne voulait pas reculer. Il se représentait l'entreprise comme le siège d'une forteresse. L'attaque de front ne suffirait pas ; une certaine patience était nécessaire, il faudrait pousser quelques reconnaissances avant d'engager la lutte. Koliénov ne trouvait pas grand agrément à ces manœuvres, mais il dut s'y résigner ; il dut bavarder comme un potache, discourir sur l'amour idéal et autres belles pensées qu'il considérait comme des fadaïses.

« Mais qu'est-ce qu'il lui faut, diable emporte ! » songeait-il parfois, furieux. Il la menait au théâtre, il lui apportait des fleurs et le chocolat au rhum qu'elle aimait. Que lui fallait-il encore ? Elle ne s'attendait pas, tout de même, à être épousée ! Et toujours, quand il était chez elle, survenait cette maudite voisine de chambre, une amie, paraissait-il ! Cette amie était toujours là quand on n'avait pas besoin d'elle ! Koliénov avait bien songé à la ressource du restaurant et du cabinet particulier ; mais la téléphoniste avait refusé, elle avait même semblé vexée de cette proposition !

... « On dit que ce sont des femmes de mauvaise vie qui fréquentent ces endroits-là. Pour qui me prenez-vous ? Si vous vous ennuyez chez moi, je le regrette fort. Je suis heureuse de vous recevoir, mais je ne vous force pas à venir. Vous pouvez vous en dispenser si cela ne vous convient pas... »

... « Et va donc, après cela, faire le collégien, lui déclarer ton admiration, lui raconter toutes sortes de balivernes ! »

Parfois, il en avait assez de tourner autour de l'imprévisible demoiselle. Il songeait à y renoncer, à lâcher tout. Mais que de soirées perdues ! Tant de soins, tant de corvées, tant de zèle, et rien au bout ! Elle était à tuer vraiment ! La prendre de force, mais où ? La fine mouche savait mener son jeu ! Non, il ne s'en dédirait pas comme ça ! Non, jamais ! D'autant plus « qu'elle avait autre chose que la gorge qui semblait joliment tournée... »

Koliénov invita la téléphoniste à faire une excursion avec lui hors la ville : on se promènerait dans un grand parc, on irait voir les palais. Elle y consentit. Il triomphait d'avance. L'époque était bien choisie, avec ce beau temps !...

Depuis plusieurs jours, qu'il ne comptait plus, Koliénov ignorait complètement Claudine, la châtiant par son silence. Il était satisfait de la voir rêveuse et renfermée dans ses réflexions : elle devait souffrir de cette punition. Mais c'était

ce qu'il lui fallait, c'était très bien comme ça ! Cela lui apprendrait à préférer, dans une discussion, l'opinion d'un fonctionnaire de rien du tout à celle de son mari... Cela lui apprendrait à oublier ses devoirs... Le mari devait être tout pour elle ! Il était, par exemple, monarchiste : de quel droit se disait-elle socialiste ? Voulait-elle jeter la discorde dans le ménage ? Des discussions, pensez donc ! Ce qui lui arrivait, elle l'avait bien mérité... Oh ! il savait qu'elle reviendrait à lui, avec des larmes de repentir ! Elle devrait bien un jour reconnaître ses torts...

..

L'idée d'un rapprochement plus intime avec Claudine enivrait Pétrov : cette femme, pour lui, n'était pas seulement une âme, c'était un corps, et d'une exceptionnelle beauté. Claudine était toute harmonie ! Naguère encore, Pétrov se contentait de l'admirer à la dérobée, plutôt en ami qui a certains droits. Mais maintenant, il rêvait d'elle toute la nuit. Ses yeux brûlants restaient ouverts dans les ténèbres, il ne pouvait dormir. Il voyait devant lui ce visage, il s'extasiait devant ces bras, et son imagination parcourait tout ce corps ignoré, l'enveloppait ; Pétrov se sentait des mains tremblantes, prêtes à étreindre. Il s'étirait, renversait la tête sur ses mains, faisait craquer ses doigts, attendant avec impatience le matin. Il ne s'endormit qu'à l'aube, mais d'un lourd sommeil. Quand il se réveilla, il bondit, effrayé : ne s'était-il pas mis en retard ?

Il devait arriver au train de 11 heures. Après cette nuit d'insomnie, il craignait d'avoir mauvaise mine ; il se regarda dans la glace et fut content : son visage reflétait la joie et l'animation, il semblait même plus jeune et plus avenant, comme si la fièvre ne l'avait pas marqué. Il déjeuna avec appétit, mit dans une petite valise les provisions qu'il avait préparées, du vin, des biscuits, des bonbons, des sandwiches.

Pendant ce temps, Claudine se préparait comme pour le mariage. Au saut du lit, elle s'assit en chemise devant sa toilette dont le miroir était à trois faces et se contempla. Après le bain du soir, elle avait dormi profondément, et ce repos complet avait été excellent pour sa beauté, cela se voyait dans la gaieté de ses traits.

Elle était déjà presque habillée quand la servante vint lui annoncer que le café était servi.

— Comment va Vitia ? demanda Claudine en ajustant sa robe blanche.

— Bien sûr qu'il va bien. Pourquoi que ça n'irait pas ?

— On dirait, Véra, que vous n'êtes pas contente, pas gaie aujourd'hui ? observa joyeusement Claudine, tout en regardant ses yeux dans le miroir ; elle trouvait ses cils plus longs encore depuis cette nuit.

— Pourquoi que je serais contente ? Avec vous, ça marche, mais c'est monsieur que je n'aime pas. On a l'égalité maintenant, mais lui, il veut toujours faire tourner les gens en bourrique. Grâce à Dieu, nous n'en sommes plus au temps où c'était permis..

— Mais que se passe-t-il donc ?

— Il y a que je n'aime pas les officiers...

— Pourquoi ça ?

— Parce que j'ai servi chez eux depuis l'âge de douze ans, et je les connais bien. J'étais une gosse, et un jour, il y en a un qui m'a mis son poing dans la gueule : depuis ce temps-là, je ne peux plus les voir ! Et le vôtre, encore, qui tourne autour de moi, que c'en est dégoûtant ! Je l'ai rembarqué, et il me cherche noise, à présent. Aujourd'hui il s'est préparé à sortir, qu'il faisait à peine jour, pour aller je ne sais où, et il s'est mis à me turlupiner, apporte-moi ça, prends ça, c'est pas comme ça, on ne met pas ça à cet endroit... Je regardais, je regardais, et je pense : Ah ! toi, va te faire pendre ! Je suis-t-il une bête de somme à la fin des fins ? J'ai tâché de patienter tant que j'ai pu...

— Ainsi, il est parti ? Tu ne sais pas où il est allé ? Est-ce pour longtemps ?

— Comment que je pourrais savoir ?

Claudine fut contrariée et s'inquiéta. Elle devait de toute nécessité sortir à son tour et il fallait qu'elle laissât son fils et la maison à la garde de Véra. Elle fit cadeau à la servante d'une étoffe pour un corsage, lui dit qu'elle la considérait comme attachée à elle Claudine, et non pas à son mari et qu'il était inutile de prêter aucune attention aux grossièretés de Koliénov.

Le cadeau et les bonnes paroles changèrent l'humeur de Véra : rassérénée, elle oublia sa colère. Elle répétait :

— De vous, je n'ai jamais rien entendu de désagréable. Une dame comme vous, j'en avais point encore vu !

Claudine partit tranquille, laissant la bonne ravie, enchantée.

Pétrov se rendit en tramway à la gare de Tsarskoïé Sélo : devant ses yeux défilaient rapidement les édifices, les ponts, les places et les squares où, dès le matin, des foules se pressaient déjà, formées surtout de soldats. Mais il ne voyait ni les maisons, ni les gens, il examinait le ciel, dont le bleu pur promettait une belle journée. Il n'écoutait pas les discussions qui se poursuivaient dans la voiture, au sujet de la politique extérieure du gouvernement provisoire : toutes ses pensées allaient à Claudine.

En descendant du tramway, il se trouva juste devant un soldat au visage ravagé, vêtu d'une capote déchirée, pieds nus, les jambes enveloppées de bandes sales, et qui tendait la main ; en se détournant de lui brusquement, Pétrov faillit renverser un autre soldat qui vendait de la graine de tournesol.

Devant la gare, une grande vieille femme très maigre, une agitée de la danse de saint-Guy, mendiait aussi. Elle prononçait péniblement un seul mot :

— L'aumône !... l'aumône !...

Sa mante haillonneuse était toute maculée de chaux.

Mais, soudain, la vieille disparut, tout disparut ; le cœur de Pétrov battit à tout rompre, Claudine s'avançait vers lui. Il baisa la main qu'elle lui tendait, la prit fortement par le coude et l'introduisit dans la gare. Cette étreinte ferme et simple qu'elle sentait à son bras, cette hardiesse de l'homme qui se penchait sur elle en la conduisant la remplirent d'un sentiment de bonheur, de cette félicité que les femmes éprouvent quand elles se sentent prises entre les fortes mains d'un homme de leur choix, et qu'il est impossible de s'y arracher et qu'elles n'en ont aucune envie. Et Pétrov devinait cet état d'âme à travers le corps de Claudine qui se soumettait absolument d'avance. « Ah ! vite, vite, quitter la ville, gagner les champs, rester enfin seuls ! » pensait-il en entraînant d'une poussée presque autoritaire Claudine vers le train dont la locomotive soufflait déjà.

Ils descendirent à Tsarskoïé Sélo, pour visiter les palais, les étangs, et voir les statues dont s'ornaient les allées. Mais l'entrée des Palais était interdite : celui de Catherine, immense entre tous, avait été fermé sous scellés par le gouvernement

provisoire et était gardé par des sentinelles ; dans l'autre, vivait encore Nicolas Romanov avec sa famille, sous la surveillance des soldats. Il ne restait qu'à se promener dans le parc majestueux, à contempler ses vastes pièces d'eau et les chefs-d'œuvre dont il était rempli.

Ici, tout était bien changé, la révolution était présente.

Près d'un étang artificiel, creusé en rectangle, l'herbe avait été foulée, et, sur les bords en pente, des centaines de troupiers étaient couchés, vautrés, jouant aux cartes, grignotant de la graine de tournesol. Les écales de la graine formaient une couche épaisse sur cette terre piétinée, égalisée comme du macadam ; à travers le brouhaha des bavardages, partaient des cris d'engueulade. La balancelle dans laquelle, jadis, s'était promené le tsar servait maintenant d'amusement aux soldats qui se la renvoyaient d'un bord à l'autre.

— Il n'y a rien à voir ici, dit Pétrov, s'arrêtant près d'un tilleul sous lequel un banc était occupé par deux des gardiens du palais, un homme d'infanterie et un du régiment des mitrailleurs. Pétrov prêta l'oreille à leur entretien.

— Ainsi, frère, vous êtes avec nous, vous autres, à présent ? disait le mitrailleur. A franchement parler, on avait un peu peur de vous. Toi-même, espèce de..., tu m'avais dit : « On tirera sur vous, en cas de besoin... »

— Jocrisse ! Tu as cru que je disais vrai ? Est-ce qu'on pouvait alors parler comme on pensait ?

Les deux soldats ne faisaient aucune attention aux épaulettes de Pétrov ; ils semblaient ne pas le voir.

Pétrov conduisit Claudine par les allées, vers les statues.

— Tout cela ne me plaît guère, dit-il en fronçant les sourcils. Je vois que la révolution n'est pas du tout, du tout, ce que j'attendais. Et j'en souffre. Au point de vue du bon sens, je devrais peut-être accepter tout cela et l'approuver, et faire route commune avec eux, mais le cœur n'y est pas ! Tout cela me dégoûte. Où nous mèneront-ils ? A la sauvagerie ?

— Quand ils seront licenciés, renvoyés dans leurs foyers, la vie s'arrangera peut-être. Pour l'instant, ils n'ont rien à faire... C'est l'ennui, l'oisiveté qui les poussent.

Dans les allées, la troupe avait commis quelques frasques : plusieurs statues de bronze avaient la tête ou un bras tourné à l'envers certaines gisaient à terre ; ses

marbres avaient été bariolés aux crayons de couleur : on avait souligné les sourcils, les lèvres, les pointes des seins.

Ni Pétrov, ni Claudine n'eurent envie de continuer cette promenade en des lieux où, d'ailleurs, il y avait foule. et ils gagnèrent les champs, dans la direction de l'Observatoire de Poulkovo.

— Tiens, c'est étrange, murmura Pétrov, devenu songeur, les extrêmes s'associent dans ma mémoire. Lorsque je vois sous cet aspect la révolution, je me rappelle ce que disait le beau cavalier de la garde que nous avons aperçu, tu te rappelles, au jardin d'Été. Il disait que mieux vaudrait la défaite que les excès de ces vandales. Avait-il raison ? C'est à vous rendre fou !...

Claudine se taisait, elle pensait à autre chose.

Des deux côtés de la route, un vaste terre-plein s'ouvrait, transformé en prairie, et là il n'y avait personne.

Le soleil avait gagné le zénith et dardait ses rayons impitoyablement. Pétrov se serra contre Claudine, lui pressa la main, et, se penchant sur elle, parla comme on parle quand les mots n'ont plus de sens, quand ils n'ont plus que la valeur du sentiment.

— Là-bas, à un kilomètre et demi, il y a une combe verte qui coupe le chemin.

— Mais, tu es déjà venu par ici ?

— Oui. Nous quitterons la route et, par la combe, nous irons loin, loin, dans les prés !

Il la serra plus fort contre lui.

— Nous trouverons un endroit pour nous reposer et faire la dînette. Ça va-t-il ?

Ses yeux brillaient et il ne les détachait pas de ceux de Claudine. Troublée, hypnotisée, elle s'abandonnait.

— Ça va...

Ils descendirent dans le ravin où croissaient des herbes épaisses, triculentes, diaprées comme un tapis de fleurs blanches, et jaunes, et bleues, et rouges. Tout était calme alentour ; seuls les scarabées et les cigales cliquetaient dans la verdure. Pétrov et Claudine s'enlacèrent et se turent.

— On est bien ! dit Pétrov.

— On est bien ! répondit-elle.

Ils s'étaient étendus sur la capote de Pétrov, au fond d'une crevasse, et l'herbe les dissimulait complètement. Marguerites et boutons d'or se penchaient sur eux. Comme d'in-

funes étoiles dans la Voie lactée, des millions de fleurettes aux blancs pétales leur souriaient. Dans la hauteur, dans l'immensité bleue se déployaient et semblaient s'immobiliser des nuages duveteux.

Un instant, les scarabées et les cigales s'étaient tus ; puis leur cliquetis reprit plus ardemment ; mais ni Claudine, ni Pétrov ne les entendaient.

..

Koliénov devait aller chercher la téléphoniste chez elle et la mener à la gare de Tsarskoïé Sélo. Mais elle se montra capricieuse, elle ne voulait pas partir. Le capitaine dut passer bien du temps à la faire revenir sur sa décision et ils arrivèrent à Tsarskoïé Sélo une heure plus tard que Claudine et Pétrov.

La téléphoniste se conduisit encore d'une façon révoltante : elle affecta d'admirer les palais et s'entêta à en faire longuement le tour ; elle allait d'une statue à l'autre, traînant après elle Koliénov, n'en voulait négliger aucune et n'en finissait pas d'examiner ces figures, prétendant voir comment étaient faits les bras, les jambes, les têtes de marbre et de bronze ; les bariolages infligés à quelques-unes par les soldats, loin d'éveiller sa répulsion, la firent rire aux larmes. Ensuite, elle s'intéressa aux étangs, aux parterres et aux allées. Elle trotta, sautillait comme une chevrete, et le capitaine de courir après elle, comme si l'on avait vraiment besoin de regarder tout ça ! Quant à l'idée de s'écarter, de gagner un coin retiré dans le fond du parc, où l'on pourrait étaler sur l'herbe la capote, boire, casser la croûte et... se reposer, elle différait toujours d'y penser.

Mais peut-être cela valait-il mieux... Quand on aurait tout parcouru, tout vu, le soleil serait sur son déclin et la demoiselle serait la première à demander du repos, à vouloir dîner... Le soir dispose toujours les gens à se rapprocher. Pour que le voyage et tout le dérangement qu'il s'était donné cette fois ne fussent pas en pure perte, Koliénov agissait maintenant avec une certaine habileté, croyait-il ; pendant toute la promenade, il tâcha de faire entrer dans la tête de sa compagne cette belle pensée que s'il y a des malheureux sur la terre, c'est qu'on ne sait pas profiter de l'amour qui s'offre.

— En quoi réside la douceur de vivre ? demandait-il,

et il répondait lui-même : sans aucun doute, dans la volupté ! Et quelle est la plus grande des voluptés ? Pour les hommes, ce sont les femmes, et pour les femmes ce sont les hommes. Voilà le bonheur ! Ce qu'on peut regretter, c'est qu'il ne dure pas longtemps : parfois quelques minutes, parfois une seconde. Mais plus nous avons de ces minutes, plus la vie est belle ! C'est pour cela que nous sommes nés... Voyons, dites-moi, connaissez-vous quelque chose d'autre qui vous prenne au cœur plus que cette passion et qui vous enivre jusqu'à l'oubli complet de vous-même ?

— Vous dites des bêtises, je ne comprends absolument rien à ces choses-là.

— Eh bien ! essayez-en et vous serez convaincue, reprenait Koliénov en penchant sur le visage de la téléphoniste des yeux huileux.

Elle secoua ses épaules, noua ses lèvres comme un joli ruban, et jeta dédaigneusement :

— Je n'ai pas encore trouvé de fiancé ! Mais je vois que les femmes, quand elles se marient, sont toujours malheureuses.

— Oh ! pas du tout, ma chère... Cela dépend ! Toutes n'ont pas le même sort !

— Mais je ne suis pas pressée de me marier.

— Croyez-vous qu'on soit obligé de se marier pour ça ?

— Si l'on ne se marie pas, on souffre encore davantage.

— Pas le moins du monde. J'ai connu bien des femmes très heureuses qui ne s'étaient jamais mariées, qui ne songeaient pas à se marier ! Elles n'en jouissaient pas moins, elles jouissaient même plus que les autres.

— C'est dangereux et c'est vilain. Et ne m'en contez plus, de ces sottises...

— Dangereux ! Quel danger ? On peut tout faire si l'on sait s'y prendre avec les précautions voulues...

Koliénov serrait la main de la téléphoniste et se pressait contre elle.

— Ah ! laissez donc ! vous ne savez dire que des niaiseries ! Tenez, regardez, regardez plutôt comme cette statue est bien faite ! L'a-t-on coulée dans une forme, ou bien sculptée, ciselée dans le métal ? Vous ne savez pas ?

— Vous êtes, vous-même, la forme la plus parfaite, chuchotait Koliénov. Je vous regarde et je suis heureux ; vivante, vous me donnez bien plus de plaisir que ce machin-là :

je contemplerai des morceaux de bronze quand je serai vieux ; pour l'instant, cela ne me fait aucune impression. Allons donc manger un morceau et nous reposer un peu ! Quelque part, dans l'herbe, à l'ombre du parc, vous verrez comme on sera bien ! Et on boira un coup ! J'ai apporté spécialement pour vous une de ces liqueurs dont vous me direz des nouvelles !...

— Non, passons encore par ici...

« Ah ! les femmes ! Le diable emporte les femmes !... » songea Koliénov en soupirant. « J'ai lu ça quelque part, et c'est rudement bien dit ! »

— Vous vous ennuyez avec moi ? Vous pouvez partir, vous savez. Je saurai rentrer à la maison toute seule.

— Je ne m'ennuie pas, mais...

— Ce n'est pas moi qui vous ai demandé de venir ici... C'est vous qui avez insisté...

— Vous avez raison... Eh bien, passons par là, puisque vous le désirez, ma chérie.

— Ma chérie ! Je vous ai déjà prié vingt fois de ne pas m'appeler ainsi ! Je n'aime pas cela ! J'ai un nom comme tout le monde.

A peu de distance d'un groupe de soldats, elle dégagait sa main, s'assit sur un large banc au dossier renversé :

— Voilà où l'on est bien ! C'est ici que nous allons nous reposer.

En vain Koliénov la supplia-t-il de le suivre, pour gagner un endroit plus écarté ; il eut beau se fâcher, elle tint bon.

— Pourquoi donc ? disait-elle. Personne ne nous gêne ici.

Elle but un petit verre de liqueur et devint plus gaie. Koliénov but aussi à sa santé. Il proposa la petite cérémonie de la « Bruderschaft »¹, et elle y consentit. Elle éclatait de belle humeur. Ivre d'espoir, Koliénov triomphait, lui baisait les mains, le cou et lui enserrait la taille. Il revint à sa proposition d'aller se coucher au loin sur l'herbe, mais cela, il ne l'obtint pas. Il insista pour qu'elle acceptât encore un petit

1. Usage d'origine allemande, adopté en Russie ; pour sceller l'amitié (fraternelle) deux personnes, le verre en main, enlacent leurs bras droits, boivent ensemble, puis s'embrassent sur la bouche. (N. d. T.)

verre, et elle sembla enfin se détendre un peu. Mais il fut impossible de la décider à quitter le banc.

Koliénov, en l'embrassant et la serrant de plus près, se permit quelques privautés. Elle souriait béatement et paraissait s'abandonner, mais elle dit soudain :

— Mais pourquoi, capitaine, ne m'épouseriez-vous pas ?

— Mais parce que je suis marié, et seulement pour cela.

— Comment ! vous êtes marié ! s'écria-t-elle en sursautant, et elle s'écarta brusquement de lui.

— Ne le savais-tu pas ?

— Pourquoi ne m'en avez-vous rien dit ?

— D'abord, après avoir fait « Bruderschaft », je te prie de me tutoyer ; en second lieu, c'est moi maintenant qui te dis : assez de bavardages comme ça !

Et il colla sa bouche aux lèvres de la demoiselle.

— Non, non, arrêtez donc ! Comment... comment...

— Ah ! ça n'a rien à voir ! c'est sans importance ! Je t'aime et ça doit te suffire.

— Non, attendez, vous dis-je ! Ah ! c'est ainsi ! Pour qui me prenez-vous ?

Claudine et Pétrov n'étaient pas allés jusqu'à Poulkovo. Le soleil déclinait sous l'horizon quand ils se levèrent et sortirent des prés. Heureux, enlacés, ils marchaient avec peine, vacillant légèrement et se pressant l'un contre l'autre ; leurs yeux pleins d'une calme joie se pénétraient ; parfois, ils s'arrêtaient pour s'embrasser.

C'est seulement quand ils arrivèrent près de Tsarskoïé Sélo que Pétrov dit :

— Eh bien, Claudine, c'est entendu, demain tu viendras chez moi ?

— Mais Vitia...

— Oh ! Je l'aimerai mieux que ne saurait un père ! Et il sera soigné par maman, une bonne vieille, tu verras. Il y a longtemps que je lui ai parlé de toi. Je lui disais toujours : « Le bonheur sourit si souvent aux imbéciles ! C'est injuste ! Voilà la femme qu'il me faudrait ! » Et elle me répondait : « Ton temps viendra, ne te fais pas de bile, tu l'auras aussi, ton bonheur... » Et je l'ai ! Aujourd'hui, je vais tout lui raconter et ça lui fera plaisir.

— Plaisir ? Es-tu bien sûr ? dit-elle, rembrunie. Tu prends une femme déjà mariée et qui t'amène un enfant...

— Ah ! laisse donc, chérie !

Il s'arrêta encore et l'embrassait avec ardeur.

— Tu es tout pour moi.

— Je veux avoir un enfant de toi.

— Comme je serai content, Claudine, chère Claudine... Quel bonheur ce sera !

Ils ne s'arrêtèrent pas dans le parc mais, prenant la rue, se dirigèrent tout droit vers la gare. Et tout à coup, à un carrefour... que virent-ils ? Lui, était-ce possible ? Mais oui, c'était lui ! Et avec qui se trouvait-il ? Et il les dévisageait lui aussi, très attentivement...

Koliénov et la téléphoniste ! Pétrov connaissait parfaitement celle-ci.

— C'est encore une de ses « séances », dit en riant Claudine.

— Tu n'es plus jalouse, à présent ?

— Ce serait ridicule et bête.

Mécontent de son excursion, furieux, Koliénov avait lâché le bras de sa compagne. Quand il aperçut sa femme avec Pétrov, il s'empourpra, puis blêmit, mais se calma aussitôt : « Elle m'a filé... Et elle avait demandé à Pétrov de lui servir de cavalier... »

Pour éviter une rencontre brutale, Koliénov et la téléphoniste prirent une rue transversale. Claudine et Pétrov gagnèrent tranquillement la station.

XV

Périélov recevait chez lui, pour sa fête ; de tous les membres de la Direction, Koliénov seul lui rendit visite. Les autres invités, une dizaine de personnes, étaient pour Koliénov des inconnus. Quand le maître de maison le présenta à ses hôtes, le capitaine entendit mal ou ne put retenir aucun nom de famille : tous ces personnages étaient des étrangers et leurs noms étaient, peut-être à dessein, confusément prononcés : un vieux général géorgien, à la lèvre pendante ; une altière baronne, raide et rogue, d'une quarantaine d'années, portant un col et des manchettes empesées ; un monsieur à barbiche en pointe, apparemment un fabricant ou un chef d'usine ; deux colonels du ministère de la guerre et un officier d'état-major ; trois jeunes femmes, attrayantes, richement habillées ; un élève du corps des Cadets et une vieille femme au bonnet de dentelle.

Les deux servantes qui avaient mis la table s'affairaient devant un énorme buffet de chêne ancien, tout sculpté et orné de miroirs en son milieu, sous les caissons supérieurs.

On entendait le léger tintement du cristal et le discret cliquetis des couteaux et des fourchettes. Les bonnes, en tabliers blancs, jeunes femmes au frais minois, échangeaient parfois quelques mots à voix basse et les deux Amours taillés dans la corniche du buffet semblaient les viser.

La maîtresse de maison, au salon, ne s'occupait pas des servantes ; celles-ci devaient savoir ce qu'elles avaient à faire. Madame Périélov était assise à côté de la vieille femme au bonnet de dentelle, installée dans un fauteuil près du piano à queue. Les autres dames, des colonelles, racontaient les horreurs qui se commettaient à Piter.

Dans la salle à manger, un lustre répandait la douce lumière de ses lampes électriques, voilée de jaune, sur les bouteilles de vin et les fleurs ; les feux du cristal se reflétaient et se jouaient dans les miroirs et glissaient sur la nappe blanche. Dans le salon, la lumière était bleue, filtrant à travers une étoffe de soie qui enveloppait le lampadaire.

Koliénov s'approcha du groupe qui entourait le général et, s'appuyant du coude sur le piano, prêta l'oreille.

— Avez-vous entendu dire, Votre Excellence, ce que s'est permis le sénateur Sokolov ? demanda le colonel.

Et comme le général ignorait l'histoire, il continua :

— Figurez-vous, Votre Excellence, que le sénateur Sokolov s'est présenté à une séance du Sénat... en civil !

— Vous voyez, vous voyez bien, dit le général, en menaçant du doigt ses interlocuteurs : c'est nous-mêmes qui faisons la révolution ! C'est nous, messieurs, qui sapons les bases !

— Et comment Sokolov a-t-il été reçu par les sénateurs ?

— Naturellement, répondit Périélov, ils n'ont pas voulu le recevoir : ils l'ont invité à revêtir d'abord l'uniforme de cérémonie.

— Des gaillards, nos sénateurs !

— Je pense bien !

— D'une façon générale, messieurs, dit Koliénov, ce qui se passe est abominable, c'est révoltant ! J'estime que nous devrions entreprendre quelque chose pour arrêter le cours des événements... Où allons-nous ?

— Il faut disperser par la force les Soviets de ces chiens de députés¹, dit Périélov.

— Chiens, c'est trop peu dire ; youpins plutôt.

— Il crèvera bientôt de lui-même, leur soviet, comme une ampoule sur le corps de la nation. Le peuple est sain. Et on commence à comprendre. Il n'y a pas longtemps, un de ces youpins, un *Movcha*² quelconque, montrait de l'inquiétude, il appelait ses « camarades » du soviet à en finir bien vite : « Dépêchez-vous, les amis, de terminer la révolution ! Celui qui la ferait durer n'en recueillerait pas les fruits !... »

1. Le colonel joue sur le mot « *rabotchéé dépoutaty* » (députés ouvriers) ; il prononce « *sabatchié* » (chiens). Cette plaisanterie était courante dans les salons de la bourgeoisie.

2 Un Moïse. (N. d. T.)

— Oui, la révolution est en décroissance. Les masses s'apaisent ; le torrent rentre dans son lit.

— Oh ! faites bien attention, M. le colonel, dit le général en levant encore l'index, ne vous laissez pas entraîner par une illusion !...

— Avons-nous un Napoléon ? Nous n'en avons pas : voilà tout le malheur !

— Mais, Votre Excellence, s'écria enfin le monsieur à barbiche, j'estime que nous pouvons fort bien nous passer d'un Napoléon. La mesure à laquelle je songe, c'est, bien entendu, une mesure extrême, mais on pourrait l'adopter si la révolution allait trop loin. Je parle d'une intervention des puissances étrangères dans nos affaires. Certes, il faut tout mettre en œuvre pour n'être pas obligés de recourir à ce moyen suprême. Mais enfin les puissances étrangères connaissent tout aussi bien que nous la maladie, le fléau dont nous sommes frappés... Si vous saviez ce que ces maudits bolchéviks prêchent dans nos usines ! Les puissances étrangères comprennent sans aucun doute tout le danger d'idées contagieuses comme la dictature du prolétariat et la révolution sociale universelle ; il y a péril non seulement pour nous, mais pour les autres pays ! J'espère cependant que nous pourrions mener les choses à bien sans intervention. Actuellement, nous réduisons tout doucement, imperceptiblement, le travail ; nous fermons des fabriques. Le transport est en plein désarroi. Les Allemands ont pris l'offensive. La famine et la défaite réveilleront probablement le bon sens dans notre peuple, la conscience du devoir patriotique...

— Oui ! vous savez, messieurs, que les Allemands nous ont envoyé je ne sais quel gaillard en wagon plombé ? dit le général avec un sourire sarcastique.

— Ah ! oui, en effet ! dit le fabricant en dodelinant de la tête. Il y a quelques jours le directeur de ma fabrique m'a appris que nos idiots d'ouvriers, rebut de la plèbe, attendent ce personnage avec impatience. C'est un... je ne sais quel... Lénine... Les Allemands ont parfaitement calculé leur coup ! Ce Lénine est, dit-on, un bolchévik, et des plus extrémistes. On peut prédire par conséquent que nous aurons encore plus de peine à mater nos ouvriers, et qu'ainsi nous deviendrons encore plus faibles sur le front. Mais, en aucun cas, nous n'admettrons l'existence des comités ouvriers dans

les entreprises, sous quelque forme que ce soit ; nous n'admettrons pas que des ouvriers prétendent participer à la direction...

— Je crains bien, messieurs, intervint Périélov, que nous ne tardions trop à démolir le soviet de ces chiens de députés ! Ils réussiront peut-être à convoquer l'Assemblée constituante ! Et là, on pourrait s'attendre, je crois, à bien des surprises...

— Ne vous inquiétez pas, cher Pavel Vassiliévitch, dit le colonel d'état-major, en mettant amicalement la main sur l'épaule de Périélov. Comptez plutôt sur les bolchéviks : de vrais « gentlemen » les bolchéviks !... Vous verrez qu'ils nous aideront, et très... Tous les jours, ils passent leur temps à tourner dans les casernes et à débâter contre le gouvernement, qu'ils appellent « un gouvernement de guerre civile ». Et voyez comme ils se chamaillent avec les autres, avec ceux qu'ils appellent des « socialistes d'union sacrée » ! Le temps n'est pas bien loin où les socialistes se détourneront tout à fait des bolchéviks et s'uniront aux cadets pour appliquer le programme de ces derniers ! Vous verrez ! Et les élections nous donneront une assemblée qui proclamera, comme jadis en France, la propriété privée, sacrée et intangible ! La Constituante, alors, élèvera Michel au trône ! Nous déciderons alors le gouvernement à évacuer Péetrograd, nous déclarerons l'état de siège et le chef des troupes de la région aura bientôt fait de réduire comme il convient cette racaille, ces bas-fonds de la société !

— Mais, pourtant, si les socialistes-révolutionnaires faisaient adopter leur programme par la Constituante ?

— Qu'importe ! La force serait déjà entre nos mains. Nous saurions dissoudre la Constituante aussi ! Ce qu'il faut d'abord, c'est que Michel soit élevé à la succession impériale...

Pendant cette conversation, les dames, assemblées autour de la maîtresse de maison, se répandaient en récriminations.

— Imaginez à quel point ces animaux sont devenus grossiers ! s'écriait une jolie femme poudrée et pimpante. Il y a quelques jours, j'ai dû prendre le tramway. C'était la première fois : je n'ai jamais circulé dans ces voitures-là... Enfin ! Je suis allée là-dedans de la Liteïny à la Nevsky. Je ne connaissais pas leurs habitudes, leur règlement. J'ai voulu

descendre par la plate-forme arrière¹, et tout à coup le conducteur, non, mais figurez-vous ! se met à beugler : qu'est-ce que vous f...ichez par là, camarade ?

Ces dames secouaient la tête, se regardaient, souriaient, répétaient :

— « Camarade » !

La jolie dame poursuivit :

— Bien entendu, indignée, je lui ai crié des sottises ; mais figurez-vous qu'alors tout le monde, dans ce tramway, vomissait des injures à mon adresse... Des chiens enragés ! A quoi sont-ils tombés ! J'étais tellement hors de moi que je ne me rappelle pas comment j'ai pris un fiacre pour rentrer... Et, à la maison, j'ai eu besoin de valériane pour me calmer !...

— C'est ignoble ! s'écriaient ces dames, en chœur.

— *Quand donc ferons-nous la vin de ze gauchemar ?* dit la hautaine baronne qui avait gardé le silence jusqu'à ce moment. Elle avait peine à prononcer les mots russes et les déformait. *Denez, ch'ai une serfante, une fielle serfante, fitèle, éproufée; et elle aussi berd la dête... Fous ne bouvez pas fous imachiner ze gue j'ébrouve, ze gue je vis ! Oh ! gomme je foudrais gue Wilhelm ait la fictoire sur nous ! Les Allemands zauraient meddre à la raison ces saufaches ! Ils autaient tepuis longtemps tispersé zes pantes griminelles, et dout se galmerait...*

— Ah ! certes, baronne, vous avez bien raison. Ce sont ces organisations qui sont coupables de tout. Elles trompent et troublent le peuple. Elles lui ont dit : « réclamez du pain, une livre ne suffit pas. » Et que peuvent-elles donner, elles-mêmes ? N'est-ce pas une absolue tromperie ? Vous voyez partout des gens faire la queue, sur des kilomètres, et que reçoit-on dans les boulangeries ? Dites-moi un peu ! Presque rien ! Et ils ne peuvent pas en donner davantage ! Ils sont incapables de nous donner plus d'un kilo de sucre par mois ! C'est une honte pour le pays ! Comme dit mon mari, les officiers sont maintenant obligés de faire la queue comme tout le monde, tous les jours, à la porte de leur coopérative pour avoir du sucre ! Des colonels font la queue, des généraux, ma chère !... Vous comprenez bien qu'on ne peut

pas se passer de sucre ! On en fait des provisions... Il y en a qui voient loin et qui en ont déjà des sacs tout pleins, chez eux !... Enfin, c'est épouvantable !

A cette violente sortie de madame Périélov, une des trois colonelles répliqua :

— Ah ! mon Dieu ! vous nous parlez de sucre, quand c'est le pain qui nous manque ! Que je vous dise ce qui nous est arrivé hier. La bonne était partie dès le matin pour faire la queue à la boulangerie. Nous l'attendons, nous l'attendons, elle ne revient pas. J'envoie la cuisinière la chercher. La bonne revient, elle nous raconte que la farine a manqué et que la distribution sera des plus chiches. Il y a une file de gens qui attendent tout le long de la rue. Elle a attendu aussi et maintenant elle a laissé la cuisinière à sa place. Mais le rang qu'elle occupe est très loin de la boulangerie. Elles se sont remplacées ainsi, l'une et l'autre, pendant un certain temps. Il commençait à faire sombre, la boulangerie était toujours fermée ! Cela a piqué ma curiosité, j'ai demandé à la bonne de me conduire vers l'endroit. Nous arrivons. La distribution doit commencer bientôt. Je décide de me mettre à la place de la cuisinière pour écouter ce qui se dit dans le peuple. Ah ! mon Dieu ! si vous les aviez entendus ! Maudissaient-ils assez ce pouvoir ! « On nous a trompés. Du temps du tsar, ce n'était pas comme ça ! » J'arrivais déjà au guichet où l'on payait, quand le volet se ferme. On crie derrière moi. On frappe au guichet. Un homme sort de la boulangerie et crie : « Tout le pain a été distribué pour aujourd'hui ! Allez-vous en, camarades ! » — « Permettez, dis-je, je suis la femme d'un colonel, j'ai attendu, attendu... »

— « Qu'est-ce que nous pouvons y faire ? Il n'y a plus de farine ! »

— Ce que je me demande, c'est comment on peut vivre quand on n'a pas de domestiques ! observa la vieille dame en secouant la tête. Qui peut-on encore envoyer faire la queue à sa place ?

A ce moment survint le colonel Riks.

Périélov se leva et alla à sa rencontre.

Après avoir félicité Périélov et s'être excusé de son retard Riks salua les autres, faisant tinter devant chacun ses éperons.

Quand il fut assis dans le cercle des hommes, le général le questionna :

1. Les tramways sont à couloir : on monte par la plate-forme arrière et on descend par celle de devant. (N. d. T.)

— Eh bien, quoi de neuf, M. le colonel ?

— A ce qu'on raconte, un groupe de monarchistes vient d'interrompre le spectacle qu'on donnait au théâtre Troïtsky ; ils n'ont pas permis de jouer les *Crimes du Tsar*. La clameur a été si violente que la comédie ne sera plus jamais représentée. Et même les manifestants voulaient faire un mauvais parti aux acteurs pour avoir insulté Sa Majesté !...

— Bravo ! bravo !

— Ce n'est pas mal, dit le général. C'est ainsi qu'on devrait toujours agir, pour reprendre du terrain, pas à pas, tout doucement !

— Votre Excellence voit juste, déclara Koliénov. Quand je vais au théâtre, moi, je tiens toujours à me tourner, démonstrativement, pendant l'entr'acte, vers la loge impériale¹. On a enlevé les aigles qui la décoraient, il n'y a plus personne dans cette loge, mais notre souverain est bien vivant et il vivra ! Je me fais un plaisir, d'ailleurs, de narguer ces gens et de tourner en dérision toutes ces modes nouvelles. Tenez, j'étais l'autre jour dans un restaurant et je n'en puis croire mes yeux : une affiche à la porte, disait ceci : « Les pourboires sont supprimés ». Quelle blague ! Ah ! vous voulez faire les malins, canailles ! Enfin, je me tais tout de même et j'entre. Autre affiche. Tout un exposé philosophique : « On ne doit pas insulter un homme, en lui offrant un pourboire, parce qu'il est obligé de servir à table pour gagner son pain. » Je vois venir justement le garçon que je connais et qui me connaît, depuis longtemps. « Alors, lui dis-je, c'est sérieux, cette histoire-là ? » Il sourit. La décision a été prise, « que faire ? » Mais il serait bien embêté, je le vois si je ne lui donnais pas de pourboire. Et moi, avant de commander, je lui mets trois roubles sur la table et je lui dis : « Voilà pour ton service, mon garçon... seulement, apporte-moi ça en vitesse... » Et je lui fais ma commande.

— Et alors, il a accepté ? demanda-t-on à Koliénov.

— Il a bien fait des manières, il a tourné sur place, en me remerciant et en regardant autour de lui pour voir s'il n'était pas remarqué, mais il a accepté tout de même...

1. Sous l'ancien régime, les officiers étaient tenus de se tourner, pendant les entr'actes, dans les « théâtres impériaux », vers la loge réservée au tsar, même quand cette loge était vide. Et il y avait toujours deux factionnaires, liés au port d'armes, devant l'entrée de cette loge. (N. d. T.)

La bonne vint annoncer que « madame était servie » ; la colonelle invita ses hôtes à entrer dans la salle à manger.

Après quelques rasades, la conversation se ranima.

Le fabricant disait que les patrons d'entreprises dont il était s'opposaient à la formation des comités ouvriers par le lock-out ; en outre on dressait des listes noires, signalant les « bavards » qui n'ont pas envie de travailler ; on avait déjà obtenu du gouvernement provisoire l'interdiction pour les comités de fabriques de s'assembler aux heures de travail.

La rupture de Claudine avec Koliénov eut lieu le soir même du jour où ils rentrèrent de Tsarskoïé Sélo.

Koliénov revint chez lui fort tard dans la soirée ; il s'imaginait que sa femme l'attendait déjà et qu'elle se chagrinerait de l'avoir aperçu avec une femme inconnue. Poussée à bout par la jalousie, elle allait sans doute lui faire une scène de larmes, elle serait inconsolable. Il ne serait pas mécontent de la voir au désespoir. Elle lui ferait des reproches et elle lui demanderait pardon ! Lui, répondrait bien entendu que Claudine avait eu tous les torts, que c'était elle qui l'avait poussé à chercher des diversions auprès d'autres femmes, mais, enfin, il dirait qu'elle n'avait pas à être jalouse de la téléphoniste. Cette femme ne le séduisait pas ! En-dessous de ces pensées, dans le fond de lui-même, passait le souffle froid d'un doute : si Claudine était venue à Tsarskoïé Sélo pour tout autre chose que pour filer son mari ? Si Pétrov ?... Mais non, non, c'était impossible : entre Pétrov et Claudine il n'existait que de bons rapports de camarades... Claudine aurait-elle pu se permettre... ? Certes non ! C'eût été effroyable ! Une folie !...

Or, Claudine, quand il arriva, n'était pas encore rentrée. La domestique répondit que Madame était partie le matin et n'avait pas reparu. De sombres pressentiments coulèrent comme une douche sur Koliénov. Il essayait de se rassurer. Elle était allée quelque part pour sa distraction, « simplement » pour sa distraction... au cinéma, par exemple... Pouvait-on supposer « autre chose » ? Non, trois fois non ; cela ne pouvait pas être, cela ne devait pas être !

Le timbre de l'entrée sonna et Claudine entra. Koliénov fronça les sourcils et se dirigea vers le salon où couchait

d'ordinaire Claudine et où il n'était pas entré depuis leur querelle.

— J'ai à vous parler, dit-il d'une voix sombre, comme justement elle entrait, heureuse et calme.

— Moi aussi... Je voulais vous dire moi-même...

— Oui, dites-moi comment il se fait que vous vous soyez trouvée à Tsarskoïé Sélo ?

— D'abord, je n'ai pas à répondre à cette question. Je ne vous demande pas, moi, pourquoi vous vous êtes trouvé là-bas avec une femme.

— Mais vous n'avez pas le droit, sans l'autorisation de votre mari...

— M'avez-vous demandé l'autorisation de partir avec cette femme ? Vous ne pouvez même pas laisser tranquilles nos servantes ! Il y a longtemps que vous vous montrez odieux et abject...

— Taisez-vous !

— Vous n'avez pas le droit ! Laissez-moi, allez-vous en : je ne suis plus votre femme !

— Vous avez dit ? Répétez, répétez ce que vous avez dit !

Les traits de Koliénov, qui n'étaient pas vilains, furent déformés par la colère et la jalousie ; un nerf tiquait sous son œil droit.

— Je ne veux plus vivre avec vous, et nous avons assez causé.

— Où avez-vous l'intention d'aller ? Dites tout pendant que vous y êtes ! Me ferez-vous la grâce de me dire quel est le monsieur qui va vous entretenir ?

— Assez, sortez ! Je ne vous demande pas qui vous entretiendra ou qui vous entretiendrez... Cela ne m'intéresse pas... Cela m'est parfaitement égal...

Les paroles de Claudine plongèrent comme un couteau dans le cœur de Koliénov. Son visage s'allongea, s'assombrit et maigrit tout d'un coup. Mais il garda sa dignité, il ne voulut pas s'abaisser ; faisant un tour sur lui-même, il s'éloigna d'un pas rapide en disant :

— C'est bon !

Il se mit à son bureau et écrivit une lettre :

Chère Tania, je ne puis plus vivre sans toi. Je t'en prie, viens à Pétrograd immédiatement. Note qu'à présent je puis t'épouser selon les formes, à l'église. Ma femme et moi, nous nous sommes en effet séparés ; c'est moi qui l'ai quittée. Je te donne ma parole d'honneur que je n'ai jamais aimé et n'aime personne plus que toi ; j'ai un terrible besoin de te voir.

Pour Dieu, Tania, laisse de côté toutes tes affaires et viens immédiatement ! Je t'attends avec impatience. Je baise tes petites mains, incomparable.

Ton Paul.

Tandis que Koliénov rédigeait cette épître, Claudine s'occupait de préparer son bagage pour partir, dès le lendemain, emmenant Vitia : Pérov avait promis de venir la prendre à midi, c'est-à-dire lorsque Koliénov serait à son bureau.

Elle commença assez tranquillement à rassembler les choses qui lui appartenaient, les mettant sur la table, et rejetant de côté ce qui revenait de droit à son mari et devait rester dans l'appartement. Elle mit dans un coin une lampe portative, après avoir enlevé le rond de dentelle sur lequel la lampe était posée, car cette dentelle était son ouvrage. Elle n'était pas mesquine et aurait volontiers abandonné cette bagatelle, mais... elle ne voulut pas que l'ouvrage de ses mains tombât entre celles de la femme qui viendrait la remplacer ! Quelle femme serait-ce ? Claudine s'arrêta et songea. Un sentiment étrange, tout à fait inattendu, une sorte de mélancolie pesa sur elle. Pourquoi ? Regrettait-elle Koliénov ? Oh ! non, pas le moins du monde ! S'il avait été un autre homme ! Est-ce qu'une femme se marie dans l'intention de vivre quelque temps en ménage et d'en sortir ? Non, le rêve de toutes est de se marier une bonne fois et de fonder une famille.

Et lorsque toutes ces pensées se soulevèrent en elle, des montagnes de linge s'accumulèrent sur le parquet, comme si une main étrangère avait détruit le nid que Claudine, tout récemment encore, se plaisait à bâtir et à orner ; elle s'assit sur son divan, les genoux entre les mains, baissa la tête, et, soudain, sans qu'elle sût pourquoi, ses yeux se remplirent de larmes.

Et pensant à Vitia, qui serait étonné de ce départ, qui n'aurait plus de papa, Claudine sanglota sourdement.

**

Voronine jugeait absolument indispensable de conclure la paix sans délai : il savait quels étaient les tourments des hommes au front et quel était leur désir de paix ; mais la guerre durait toujours. Le gouvernement provisoire exhortait le peuple révolutionnaire à la continuer : le gouvernement voulait « parachever dignement la lutte contre l'ennemi extérieur ».

Dans les usines, les fabriques et les casernes, dans tous les meetings, Voronine incitait les ouvriers et les soldats à exiger la paix, et ses propositions, de même que celles de ses camarades, étaient partout acceptées avec enthousiasme, par des tonnerres d'applaudissements. Pourtant, dans cette propagande, il se sentait faible ; il ne se trouvait pas suffisamment soutenu, même dans son propre parti, chez les bolchéviks ! Dans les séances plénières de la direction du parti, et dans d'autres réunions de militants, nombreux étaient les bolchéviks qui, à contre-cœur, s'estimaient forcés de préconiser la prolongation de la guerre, pour vaincre Guillaume et l'impérialisme allemand. A vrai dire, ils étaient disposés à conclure la paix à la première occasion, sans annexions ni contributions, mais ils n'estimaient pas possible de faire une paix séparée avec l'Allemagne. Et pourtant, aucune autre paix n'était réalisable !

Le camarade Kaménev avait été chargé, en temps opportun, de déposer une motion dans ce sens à la conférence panrusse des soviets.

Ces hésitations à la direction du parti ne ralentirent pas l'activité de Voronine ; mais il ne pouvait prévoir que sa propagande et celle des camarades de l'aile gauche entraîneraient les ouvriers et les soldats à agir en dehors de toute organisation et que le parti n'aurait plus qu'à recueillir les mots d'ordre des masses et à diriger leur mouvement spontané vers le but.

Pour l'essentiel des revendications, — remise immédiate de la terre aux paysans, établissement du contrôle ouvrier sur l'industrie, formation d'un gouvernement ouvrier ou bien d'un gouvernement révolutionnaire provisoire, — Voronine rencontrait partout, dans les masses comme à la tête du parti, un vouloir unanime : là-dessus, il n'y avait pas de tergiversations, quelles que fussent les manœuvres des autres partis.

Cependant, dans les provinces, en beaucoup d'endroits, les paysans commençaient à démolir, à brûler, à piller les biens des propriétaires. La conférence socialiste-révolutionnaire de Pétrograd condamna sévèrement le mouvement qui commençait dans les campagnes. Le gouvernement provisoire adressa au peuple un manifeste réprouvant toute violence dans la solution du problème agraire et institua des chambres paritaires de conciliation pour prévenir les malentendus et les difficultés qui pourraient s'élever, à propos des terres et des domaines, dans la population.

Des paysans délégués par leurs villages venaient à Pétrograd soumettre à l'autorité leurs litiges avec les propriétaires ; le gouvernement, au lieu de répondre à leurs questions, leur conseillait d'attendre l'Assemblée constituante qui, seule, aurait le droit de disposer des terres. Mais Voronine, en tant que membre du soviet, conseillait aux moujiks de chasser immédiatement les propriétaires de leurs domaines et de se partager les champs par communes. Le désordre grandissait et s'étendait.

L'assemblée générale des socialistes-révolutionnaires et des social-démocrates adopta une décision qui était un compromis : malgré la résolution prise par la conférence panrusse des soviets, la mise en valeur de toutes les terres vacantes était déclarée d'intérêt public ; on interviendrait auprès du gouvernement provisoire pour obtenir l'interdiction de toutes les opérations de vente et d'achat des terres, on réclamerait des mesures visant à sauvegarder le domaine national, notamment les eaux et forêts avec leurs ressources.

Or, le gouvernement provisoire, en invitant la population rurale à maintenir en bon état toutes les cultures, promettait, en cas de destruction ou de saccage des récoltes, de dédommager les propriétaires des dépenses qu'ils auraient faites pour leurs travaux.

Toutes ces mesures du gouvernement, et particulièrement des socialistes-révolutionnaires, sans donner de résultats positifs, aidaient leurs adversaires à pousser les paysans et les soldats contre le pouvoir. Lorsque Voronine, dans les casernes, parlait de la terre, il n'avait aucune peine à soulever les soldats contre le gouvernement provisoire.

— Regardez, disait-il, ce qu'il fait, ce gouvernement ! Il promet aux propriétaires des indemnités pour les moindres dégâts que pourrait leur causer la classe paysanne révolution-

naire ! Ce gouvernement vous dit : rien n'est changé, il en sera comme il en a toujours été ! Pourtant, quelle est la situation du paysan ? Dans mon village, par exemple, les choses se présentaient ainsi : le comte Bobrinsky possédait vingt mille déciatines¹ de terre, tandis que les moujiks ne savaient même pas où faire picorer leurs poules ! Et je vous demande, camarades, si nous pouvons admettre qu'il en soit ainsi longtemps encore, comme le voudrait le gouvernement provisoire ? C'est un gouvernement de propriétaires et de bourgeois, un gouvernement qui ne tient pas compte des revendications du peuple, qui l'empêche de se faire une vie nouvelle ; c'est un gouvernement qui se refuse à conclure la paix et qui organise la guerre civile à l'intérieur du pays !

De pareils discours étaient hachés par les applaudissements et par les cris de :

— A bas les propriétaires ! A bas le gouvernement provisoire !...

Voronine, d'ordinaire, terminait ses harangues par le cri de :

— Vive la paix !

Dans les faubourgs, les motions proposées par Voronine étaient toujours adoptées d'enthousiasme.

Des représentants des autres partis venaient lui donner la réplique ; mais lui, de sa place, les apostrophait :

— Duperie ! Vous ne nous tromperez pas ! Seul, un gouvernement révolutionnaire pourra garantir aux travailleurs les conquêtes de la révolution !

Et l'on finissait par siffler, par chasser de la tribune les orateurs des autres partis. Mais ceux-ci, en revanche, obtenaient dans le centre de la capitale, des succès bien plus grands que ceux de Voronine et de ses camarades, que l'on empêchait parfois de parler dans les meetings.

..

Lorsque la propagande des partis et leur lutte pour la conquête des masses furent pleinement déclenchées, Pétrov constata qu'il n'avait rien à faire dans la révolution, que non seulement il ne se trouvait pas à la tête de cette force immense, mais qu'il était incapable de lui dénouer ou renouer

1. Environ vingt mille hectares. (N. d. T.)

les sandales de ses pieds ensanglantés ; il avait peur même, parfois, de tomber sous elle, d'être foulé par son talon ; il n'avait rien à faire : ni sa voix ni sa pensée n'étaient utilisables.

Était-il pourtant si stupide que de ne pouvoir servir la vie nouvelle, la vie qu'il avait rêvée et qu'il attendait avec la plus grande impatience ? Lorsque des problèmes importants, des problèmes urgents se posaient devant le pays, devait-il, lui Pétrov, rester confondu avec cette masse informe qui est celle de « la petite bourgeoisie », avec la plus vulgaire des foules ?

Non, il aurait eu honte de se noyer dans ce marécage ! Il voyait des hommes peu instruits, peu préparés, semblait-il, qui savaient agir bien mieux que lui, qui projetaient des lueurs éblouissantes, insupportables, sur toutes les moisissures de cette masse humaine dans laquelle il se perdait ; des hommes qui savaient enfoncer leur pensée à coups de marteau dans les têtes les plus indifférentes ; des gens qui manipulaient la multitude comme une cire ; des gens qui forgeaient la masse comme du fer, qui donnaient une trempe à quelques-uns, et parfois parvenaient à former de véritables militants.

Et Pétrov se mit à réfléchir sur ce qu'il devait entreprendre immédiatement. Il constatait que la vieille société tombait en morceaux : le tourbillon révolutionnaire avait saisi et enlevé les hommes, les emportant vers un monde nouveau. Pétrov ne pouvait rester indifférent à ce qui se préparait. Car il dépendait encore des hommes de former à leur gré ce nouveau monde. Ainsi pensait-il du moins.

Non, il ne pouvait plus rester à l'écart, dans l'inaction ! Il devait du moins donner sa voix à un parti ou à un autre, il devait prendre conseil ; et il se mit à étudier les programmes des groupes politiques.

A ce moment, il y avait des pourparlers entre les travaillistes et les socialistes-révolutionnaires, au sujet d'une fusion en un seul parti ; ceux qui acceptaient l'idée de cette jonction examinaient en commun les deux programmes pour les modifier jusqu'à atténuer les principales différences.

Pétrov rencontrait des membres de ces deux partis, il y en avait à la Direction principale de l'Artillerie. Il écoutait leurs entretiens et il finit par conclure que ces hommes disposés à s'allier tout en étant assez éloignés par leur condition sociale, satisfaisaient le plus à ses idées : leurs points de vue sur la révolution, leurs revendications étaient à peu près les siens.

Ainsi arriva-t-il qu'un soir, après les heures de bureau,

à Lesnoïé, au coin de la rue Spasskaïa, à côté de la boutique d'un coiffeur, dans une chambrette de simples planches, Pétrov s'inscrivit au parti des travaillistes, un parti peu bruyant, peu nombreux, pauvre, qui avait traîné son existence avec bien du mal dès le début. L'ornement et l'orgueil de ce parti, c'étaient deux hommes qui lui appartenaient sans le fréquenter : Kérensky et Novoroussky, ancien prisonnier de Schlussembourg. En apprenant cela, Pétrov fut particulièrement heureux à l'idée de marcher désormais, sinon très vite, du moins du même pas qu'un ancien forçat politique ; et il fréquenta régulièrement les réunions et les séances du parti, qui étaient assez nombreuses.

Mais ces assemblées ne ressemblaient pas du tout à celles des socialistes-révolutionnaires, des bolchéviks et même des cadets, dans lesquelles les passions se déchaînaient, où l'on faisait assaut d'éloquence, où Pétrov, quand il y venait par hasard, ressentait et partageait le mouvement même de la révolution. Chez les travaillistes, les hommes, tels des ruisselets par une journée caniculaire, murmuraient plutôt qu'ils ne parlaient, d'une voix égale, comme en un soliloque, et quand un débat s'élevait, il n'y avait aucune ardeur, aucune violence dans les arguments échangés. Cependant, là aussi, il se produisait des différends, d'autant plus que le parti se composait d'éléments hétérogènes au plus haut degré, d'individualistes, d'intellectuels de diverses conditions. Sur chaque question, chacun avait son opinion particulière, motivée par des principes qui variaient. A proprement parler, ce n'était pas un parti mais un club où des gens instruits se réunissaient pour causer. Et cela satisfaisait Pétrov. Il lui semblait que ces gens-là, des hommes de science, étaient seuls à pouvoir faire toute chose comme il convenait, qu'ils ne commettraient pas d'erreur s'ils examinaient ensemble et revoyaient si sérieusement chaque question sur toutes ses faces. Ce qui caractérisait encore ce parti, c'est que jamais ses membres n'arrivaient à l'heure fixée pour les réunions, même lorsque les événements les plus graves se produisaient ; jamais les séances n'étaient ouvertes en temps voulu ; et ceux qui arrivaient avant les autres, tout en attendant leurs peu nombreux camarades, ne manquaient jamais d'exprimer leur indignation de ces retards, ou bien parfois se moquaient d'eux-mêmes ; d'ordinaire, ils engageaient entre eux un débat sans passion, se maintenant dans les limites du bon ton et des bonnes manières.

Un jour que l'on attendait ainsi, Pétrov, pour rompre le silence pénible qui était habituel au début de ces assemblées demanda à son voisin, un maigre instituteur :

— Enfin, où allons-nous comme ça ?

— Je pense que nous marchons dans la voie de la révolution française ; l'histoire se répète.

Tous furent contents de voir la conversation s'engager. Il y avait, vis-à-vis de Pétrov, un fonctionnaire, une sorte de grand escogriffe étique ; assis sur un tabouret, il fumait sans arrêter et, écartant d'un geste le nuage qu'il avait devant les yeux, il chercha à mieux voir les interlocuteurs.

— Oh ! vous savez, dit le fonctionnaire, ce n'est pas du tout la même route ; la nôtre peut nous conduire très loin à gauche, jusqu'à la république socialiste ; je dis « socialiste » entre guillemets, si nous sommes capables d'expliquer au peuple, en temps opportun...

— Il y en a, ce me semble, qui viendront avant nous tout expliquer d'après Marx. C'est Marx maintenant qui tient lieu d'évangile. Autrefois, on cherchait le royaume du ciel ; à présent, on cherche je ne sais trop quoi...

— Tout cela ne se serait pas produit si Nicolas avait été intelligent, s'il nous avait octroyé une Constitution au bon moment.

— Non, Nicolas n'est pour rien dans cette affaire. Les racines du mal, ce sont les calamités de la guerre.

— Vous aurez beau dire, reprit en toussotant un petit vieillard de condition indéterminée, vous aurez beau dire, la Russie se meurt... Oui-dame...

— En revanche, un pays nouveau est en train de naître, répliqua Pétrov.

Le petit vieillard soupira :

— Hé ! — hé !... Nouveau !... Quel pays ? Vous le savez, vous ? Pour créer le vieux pays, celui qui s'en va, nos aïeux se sont donné bien du mal, et bien du sang a été versé ; tout cela était donc inutile ? Et si nous démolissons tout et qu'ensuite nous soyons incapables de rien construire ?...

— Cette manière de poser la question est déjà celle des cadets.

— Eh bien ! pourquoi pas ? Pensez-vous que les cadets n'aient jamais raison ? Croyez-vous que notre parti soit le seul appelé à poser les problèmes et à les résoudre ?

— Vous avez une étrange façon de raisonner. S'il

vous semble que notre parti n'exprime pas vos idées, vous pouvez...

— Permettez, messieurs ! Vous êtes étonnants dans notre parti : pour une bêtise quelconque, vous êtes toujours prêts à vous dire des choses désagréables. Nous sommes si peu nombreux que nous devrions, semble-t-il, ménager toujours autant que possible chacun de nos membres, nous ménager entre nous et respecter l'opinion d'autrui...

— Je crois bien que vous vous essayez à nous faire des remontrances ?

— Permettez !

— C'est tout naturel. A l'heure actuelle, ce n'est plus un homme seul qui préside aux destinées du pays ; tous nous participons à l'œuvre, tous nous...

— Oui, et si nous ne savons pas nous entendre, nous verrons monter sur le trône ce Michel et... comme Napoléon...

— Non, cela ne peut pas être ! On dit que le comité exécutif des députés a lui-même hâte d'en finir avec cette révolution qui dure trop.

— Ah ! enfin, enfin ! Gloire à toi, Seigneur Dieu !

— Moi, il me semblait que les députés ne voudraient pas lâcher la partie, ne nous conduiraient pas jusqu'à l'Assemblée constituante, et que Michel viendrait...

— Ils nous y mèneront, à la Constituante, soyez-en sûrs ! Kérensky a, paraît-il, déclaré que les soviets et le gouvernement devraient disparaître sans délai dès que cette assemblée serait ouverte.

— Tout à fait remarquable ! Ce sera un tableau touchant ! On remettra donc le pouvoir comme ça à la Constituante et...

— Il n'en peut être autrement, remarqua Pétrov : seule, l'Assemblée constituante, librement élue par scrutin direct, égalitaire et secret, représentera la volonté vraie du peuple ; elle sera le visage même du peuple ; seule elle aura le droit de résoudre et elle saura résoudre tous les problèmes importants qui se posent pour le pays ; seule, elle pourra établir un régime.

— Cependant, les alliés exigent que l'on continue la guerre dès à présent ! Pouvons-nous laisser de côté cette question ? Il faut y donner une réponse, et de toute urgence...

— Oui, en effet...

— Mais les ouvriers, de leur côté, veulent que l'on

améliore leur existence, et sans retard. De vrais enfants ! Ils s'imaginent qu'on va leur servir comme ça, d'emblée, la journée de huit heures et qu'on va légaliser leurs comités d'usines !

— Certes, ce sont des enfants ! Il leur manque tout, et je ne dis pas seulement le sens de la vie politique, mais le simple bon sens, et la patience !

— Ce sont des ennemis de la révolution qui ne s'en rendent pas compte.

— Justement, nous avons à examiner ensemble, aujourd'hui, cette question. Avez-vous la feuille, l'ordre du jour ? Qu'est-ce qu'il y a dessus ?

D'autres travaillistes arrivaient. La petite salle était presque pleine, mais le secrétaire manquait encore.

— Qu'est-ce que nous attendons comme ça ?

— Va-t-on commencer bientôt ?

— Peut-on savoir !

— Ce sont des choses qui m'étonnent !

— Il commence à faire sombre...

— Chez les bolchéviks, on travaille, paraît-il... Là, on sait travailler !

— Oui, on dirait qu'ils sont enragés ! Pas tous, c'est vrai... Mais il y en a qui exigent le renversement du gouvernement provisoire : d'après eux, le gouvernement est incapable d'agir en conformité avec les intérêts du prolétariat, et il faudrait élire, à sa place, un gouvernement ouvrier...

— Mais, permettez, ils se sont déclarés prêts, je crois, à soutenir le gouvernement, pourvu que celui-ci réponde comme il faut aux revendications du prolétariat.

— Et vous les avez crus ? Vous ne savez donc pas que ce sont des démagogues !

— Et ils sont nombreux ?

— Nombreux, non... Mais probablement plus nombreux que nous.

— En revanche, chez eux, quelle discipline, paraît-il !

La fumée du tabac flottait déjà en véritable nuée lorsque la porte s'ouvrit et qu'on aperçut dans l'embrasure un petit homme à barbiche, portant une serviette gonflée comme un petit baril : c'était le secrétaire.

Tous se mirent à parler ensemble, se levant pour lui serrer la main. Le bruit dura jusqu'au moment où le secrétaire,